



L'EMBOBINÉ

Association loi de 1901, pour la jubilation des cinéphiles,

vous propose

Titre : *La nana.*

année : 2009 durée : 1h 35

Réalisateur : Sebastián Silva.

Acteurs : Catalina Saavedra, Claudia Cabelón...

Si toute la première partie de *La Nana* détaille avec acuité et brio les types de relations qu'induit la présence continue et prolongée d'une employée au sein d'une famille, au fur et à mesure que l'intrigue avance cette approche quasi sociologique se révèle à la fois moteur de tension et source d'interrogation. Le cinéaste va-t-il se diriger ou non vers une fin romanesque, souvent synonyme de tragédie ? Et, question corollaire : qu'a-t-il à dire sur l'institution, sur les *nanas* en général ? Car, au-delà de l'ambition de raconter une histoire, étant donné le contexte actuel du cinéma latino-américain, il est difficile pour le cinéaste de se soustraire à ce débat.

Les employés de maison, et plus largement les domestiques, ont en effet récemment envahi les écrans au point de devenir une sorte de figure imposée. Pour les jeunes réalisateurs latino-américains, les « nanas » & Co se trouvent au croisement d'une multitude d'histoires, comme autant de façons d'aborder les soubresauts et tensions à l'œuvre dans les sociétés de leurs pays respectifs. À travers le domestique, tout y passe : les rapports de classe, de sexe, la famille, l'argent, la question des indigènes... Pour des jeunes cinéastes issus presque exclusivement de classes supérieures, le domestique représente avant tout l'altérité... . . .

Le réalisateur chilien dispose d'un talent hors du commun à décrire des comportements, cela passant par une direction d'acteurs exceptionnelle. Sa mise en scène, même si elle s'appuie d'une caméra par trop mobile, est marquée par un souci évident de la justesse, un sens du détail, et une précision dans l'exécution des portraits. . . .

L'intelligence de Sebastián Silva est de ne pas achever son film dans la violence, le plus souvent une solution de facilité qui ne permet pas de réfléchir dans leur complexité les questions de classes sociales. Concevant son film comme un hommage à sa propre nourrice (on se demande laquelle des quatre « nanas » ressemble le plus à la sienne), Silva propose rien moins qu'une solution pour le futur à travers le personnage de Lucy. Bien dans sa peau, faisant preuve de distance avec les choses, capable de renvoyer ses patrons dans leurs vingt-deux mètres, Lucy représente un modèle de relation apaisée. À première vue, séduits par la jeune femme, nous sommes prêts à souscrire. Mais en y réfléchissant à deux fois, ce que Sebastián Silva dit est en creux, sans qu'il en ait forcément conscience, c'est que dans la relation entre employeurs et employés le changement doit venir de ces derniers. Pas sûr que nous soyons d'accord. Certes, elle porte bien sa tenue de sport, Lucy ; mais il n'est pas sûr non plus que les femmes de ménage faisant du jogging en écoutant leur iPod courent les rues, ni de Santiago ni des autres villes d'Amérique latine...

Matthieu Darvas. (extraits)

Positif, octobre 2009

Il n'empêche que, quelque temps après, la bonne des Silva a rendu son tablier. Plus que le message de félicitations de la présidente chilienne Michelle Bachelet, plus que les 100 000 entrées qui ont fait de *La Nana* un succès public au Chili, « c'est le plus grand prix que pouvait gagner le film », dit le réalisateur. ■ I.S.

Le Monde
14/10/09

Comme une esclave

Comme dans le film, la bonne qui servait chez les Silva s'était toujours défendue contre les collègues que ses patrons tentaient de lui imposer. Cette situation a permis au réalisateur et à son coscénariste de faire le portrait type de « la bonne péruvienne, qui est encore plus exploitée en raison de la différence de niveau de vie entre le Chili et le Pérou » et de la vieille domestique sans scrupules que la grand-mère fictive « prête à sa fille, comme si c'était une esclave », s'indigne-t-il.

Lorsque la famille Silva a découvert le film, dans l'un des salons que l'on voit à l'écran, la mère « a nié la réalité que je lui montrais » et l'une de ses sœurs a pronostiqué que la femme qui avait inspiré Raquel se suiciderait à la vision du film. « En réalité, elle a ri, particulièrement des séquences où Raquel se débarrasse de ses concurrentes. Elle n'avait pas l'air de se reconnaître dans le film. »

Le jeune cinéaste ne se cache pas d'avoir été mu par une culpabilité : « En vingt-cinq ans de vie avec la femme qui a inspiré Raquel, je ne suis jamais arrivé à lui demander d'où elle venait, comment était sa famille », avoue-t-il. Au Chili, comme dans beaucoup de pays d'Amérique latine, le recours aux gens de maison vivant à domicile reste fréquent. Mais Silva n'a pas voulu faire la peinture d'un problème social, plutôt décrire une femme « qui par manque de vie sociale, arrive à 40 ans avec l'âge affectif d'un enfant de 15 ans ».

SI VOUS voulez savoir d'où vient Sebastián Silva, regardez bien la famille que sert Raquel, la « nana » qui donne son titre au deuxième long métrage de Silva. Non seulement elle ressemble beaucoup à celle du réalisateur, mais elle habite dans la même maison. Pour le tournage, les parents de Sebastián Silva ont donné les clés à leur fils et l'ont laissé raconter cette histoire, très inspirée de la saga familiale. Silva a grandi dans la petite

bourgeoise chilienne, est devenu dessinateur, puis cinéaste, sans être allé à l'école de cinéma – il ne manque jamais de le faire savoir –, ni avoir vécu une jeunesse de cinéphile. Lorsqu'on lui demande si l'ambiguïté un instant entretenue sur le personnage central – victime ou criminelle en puissance – est délibérée, il reconnaît : « Elle doit plutôt venir de mon coscénariste, lui connaît vraiment bien Hitchcock. »

Employée modèle

Le second long-métrage de Sebastián Silva, la bataille drôle amère d'une bonne qui refuse de partager son territoire avec une autre employée, appuie là où ça fait mal.

"La nana" ("La Bonne")
de Sebastián Silva

Des bonnes. Pas celles de Genet, subversives et monstrueuses. Ni celles de Claude Chabrol (« la Cérémonie », 1995) ou de Jean-Pierre Denis (« les Blessures assassines », 2000). Des bonnes au grand cœur, dévouées à la famille, aussi fidèles que des animaux de compagnie. Sebastián Silva s'attarde sur une en particulier, Raquel, employée de maison modèle au service de ses patrons depuis vingt-trois ans, une famille aisée de Santiago, au Chili. Bonne d'enfants, bonne à tout faire sept jours sur sept – coupée des siens, sans amis ni attaches. Et, en apparence, si heureuse

**"Des milliers
d'employées de maison
sont prises au piège
du paternalisme."**

de son sort que lorsque ses employeurs envisagent d'engager une autre employée pour la seconder, elle met tout en œuvre pour les décourager, déterminée à garder son royaume intact.

C'est à travers cette obstination (comiquement) farouche à défendre son territoire que le réalisateur a choisi de dénoncer son aliénation. « *Mon film fonctionne entièrement à l'émotion, dit-il. Ce n'est ni un drame social ni un film politique, c'est l'histoire toute bête de milliers d'employées de maison prises au piège de l'affect et du paternalisme de leurs patrons, eux-mêmes souvent inconscients du mal qu'ils font.* » Primé au Festival de Sundance, au Festival de Paris et récemment au Fes-



Sebastián Silva : « Mon film fonctionne entièrement à l'émotion. »

tival de Biarritz, « La nana » caracole depuis des mois en tête du box-office au Chili où il est devenu un véritable phénomène de société. Sebastián Silva connaît son sujet. Lui-même issu d'une famille cosue de Santiago, il a longtemps partagé son quotidien avec la copie conforme de son héroïne. « *Comme dans le film, lorsque ma mère a voulu engager une autre bonne pour la décharger, elle s'est montrée odieuse.* » Le sujet est en apparence ténu, mais le réalisateur a du talent, un humour décapant et une véritable humanité. Et s'appuie sur une réalité imparable. Rien qu'à Santiago, il existe 2 500 employées de maison affiliées à quatre syndicats. « *Les familles des classes moyennes en emploient toutes une, celles des classes aisées en ont souvent plusieurs. Il n'y a pas de travail, la plupart des couples ont beaucoup d'enfants, cela rend leur fonction très populaire.* »

Dès sa sortie, le film est d'ailleurs aussitôt récupéré par le gouvernement chilien qui envoie une lettre ouverte au réalisateur pour le remer-

cier de reconnaître les droits de ces femmes, les syndicats multiplient les reportages sur ces précieuses travailleuses, des projections-débats avec les intéressées sont même organisées. Mais lorsque « La nana » arrive en sélection à Sundance, Sebastián Silva ne donne pas cher de son avenir. « *Cela me semblait vraiment trop exotique pour les Etats-Unis.* » Les spécialistes de Sundance considèrent les choses d'un autre œil, saluant la qualité de sa mise en scène mais aussi le caractère délicatement subversif de son propos. « *Je me suis rendu compte que mon sujet était finalement universel, qu'il ne s'agissait pas seulement*

d'un portrait de mon ancienne nounou, mais que cela concernait les relations employés-employeurs d'une manière plus générale », dit benoîtement ce surdoué, également peintre, illustrateur et musicien depuis son plus jeune âge. Hollywood lui fait la cour. Il a cédé à ses sirènes en entamant un projet américain mais compte tourner un autre film en Pologne. Le garçon a une sincérité non négociable. La bonne nouvelle à ses yeux : après avoir vu « La nana », Raquel, la vraie bonne de son enfance, a pris son envol : désormais mariée et dans les meilleurs termes avec ses anciens patrons.

» Marie-Elisabeth Rouchy

TéléObs.



Prochaines séances :

- « La nana » : lundi 11 janvier - 21h
- « A l'origine » de Xavier Giannoli
 - jeudi 14 janvier 18h30 et 21h
 - lundi 18 janvier 21h

Pourquoi adhérer à l'Embobiné ?

- Pour bénéficier du tarif réduit
- Pour recevoir les programmes
- Pour être invité à chaque réunion d'animation pour faire part de vos critiques et suggestions
- ET proposer à la programmation les films que vous avez envie de voir.